

LEÇONS DE PIERRES : DES MINES, DES SAVOIRS ET DES VALEURS

Daisy Moreira Cunha

Le travail se transforme en permanence, rendant difficile la définition de stratégies et de lignes d'action tendant vers l'émancipation humaine, dans le champ de la production scientifique et de l'action politique et syndicale. Dans ce sens, réunir forces matérielles et intellectuelles pour faire face, théoriquement et pratiquement, aux problèmes posés par la constante restructuration de la production, en dépassant les obstacles à la production sociale, est un destin à vivre.

L'approche ergologique des situations de travail nous aide à comprendre que les situations laborieuses condensent les marques de l'histoire humaine à travers les connaissances incorporées dans les systèmes productifs, les technologies, les organisations et les procédures utilisées, autant que dans les rapports sociaux qui entourent et disposent les hommes producteurs. Toute activité de travail rencontre ainsi des savoirs déposés dans des instruments, des techniques et des dispositifs collectifs qui font que

« (...) toute situation de travail est saturée de normes de vie, de formes d'exploitation de la nature et des hommes entre eux » [10, p. 23]. Mais, la rencontre entre l'homme et son milieu est problématique, on ne peut jamais l'anticiper dans son intégralité par le biais des concepts disciplinaires et/ou des normes gestionnaires, politiques, économiques, sociales et techniques.

Dans cette rencontre entre l'homme et son milieu, l'activité de travail est, par le biais des « dramatiques d'usage de soi », le creuset de l'organisation de ces savoirs et valeurs, immergée dans l'expérience de son temps socio-culturel. Ces dramatiques vécues dans le quotidien des circonstances concrètes d'existence nouent d'une façon dialectique et inextricable l'anthropologique et l'historique. Avec cette première dimension humaine, nous trouvons l'affirmation de la vie sur le mécanique : « énigmatique continuité du vivant à l'humain industriel comme fabrication de micro-discontinuités, d'irréversibilités, de ce que nous avons appelé le "recentrement" partiel autour d'entités humaines plus ou moins clairement circonscrites » [9, p. 595].

C'est par la compréhension de ce jeu entre le vivant humain et son milieu socioculturel que nous entrons dans les dialectiques historiques car, face aux normes antécédentes de tout type qui organisent les situations de travail, tout vivant veut être sujet de ses propres normes. Le vivant ajoute en permanence de l'inattendu et de l'imprévu, ce qui rend chaque situation à la fois unique et toujours en partie ouverte : « l'infidélité "constitutionnelle" du milieu se trouve ainsi exiger le même état de santé qui s'efforce de mettre à distance l'invivable. Comme point de départ ou point d'arrivée, la puissance normative de l'activité industrielle est postulée : parce que vivre exige d'avoir à (se) "gérer", renormalisation et variabilité sont infiltrées en tout situation ; mais parce que la renormalisation qui

fidéliserait le milieu est impossible, vivre et travailler impliquent, sans échappatoire, d'avoir à (se) gérer. Ainsi, l'invivable est aussi impossible. Chacun des termes réalimente l'autre en instabilité. Les individus et les entités collectives indéçises ne peuvent échapper à des dramatiques, où se joue hic et nunc, leur usage d'eux-mêmes » [9, p. 613].

L'approche ergologique nous propose une « épistémologie du travail humain » en tant que réalité complexe qui associe les conditions réelles de production et les résultats qui en découlent, mais à la condition de saisir les enjeux dans la dynamique des micro-configurations dialectico-historiques. D'où l'exigence épistémologique fondamentale de confronter des savoirs académiques et des savoirs développés par les travailleurs pour mieux cerner, dans le croisement de ces dialectiques qui structurent toutes les dramatiques, comment l'histoire advient. En cela, l'entrée par les valeurs et les savoirs de l'homme producteur face aux normes antécédentes ouvre un chemin aux chercheurs pour redécouvrir l'humanité présente dans tout acte de travail.

Nous partageons aussi l'avis de Schwartz sur le fait que « *la forme dialoguée nous aide à découvrir nos savoirs mais aussi nos in-savoirs sur des notions quotidiennement manipulées par nous* ». Cependant, reconnaître le dialogue comme possibilité de faire face aux cultures et incultures propres impose de comprendre le rôle et l'importance de l'activité langagière dans l'activité en général. Ceci sans oublier pour autant que d'autres dimensions de l'activité échappent au verbe pour s'inscrire dans le corps-soi, dans ces dimensions bio-psychiques et socio-culturelles, qui ont renvoyé parfois à l'inconscient freudien, nous rappelle Schwartz [9, p. 609]. Pour les rendre plus ou moins intelligibles, il faut les remettre en histoire, mettre en évidence la singularité des situations dans lesquelles elles

s'inscrivent aussi bien que les problèmes singuliers qu'elles portent. Pour qu'un dialogue puisse s'instaurer, il faut bien se donner un « projet commun de travail » dans des « lieux où le rapport triangulaire entre valeurs, activités et savoirs (devient) l'objet d'une épistémologie explicite » [8, p. 155].

*

Dans le contexte brésilien marqué par la faible institutionnalisation du droit des adultes illettrés et/ou avec peu de scolarité, des initiatives de formation d'adultes menées par des organisations de la société civile se développent, notamment des initiatives populaires et d'autres liées aux mouvements sociaux en général, aux organisations politiques et syndicales. C'est dans ce contexte que, depuis les années 60, l'approche de l'éducation de travailleurs jeunes et adultes ne cesse de se renouveler [5, 6].

Notre réflexion présente s'inscrit dans cette tradition d'éducation populaire, politique et syndicale. L'objectif est de confronter cette tradition brésilienne à l'idée de « Communauté Scientifique Élargie » proposée par Ivar Oddonne [7], ainsi qu'à la proposition de « Dispositifs Dynamiques à Trois Pôles » de l'approche ergologique, qui sont sources d'inspiration théorico-méthodologique invitant à tirer de nouvelles conséquences épistémologiques, axiologiques et politiques de l'expérience du travail [2].

C'est en effet de cette rencontre qu'est né le projet « Connexions de Savoirs sur le travail dans le secteur minier » à partir d'une demande de l'Ecole Syndicale « 7 Octobre » de la Centrale Unique des Travailleurs. Financées par le Ministère du Travail, l'Ecole Syndicale et l'Université Fédérale du

Minas Gerais, les activités du projet se sont déroulées entre 2005 et 2008. Y ont participé vingt huit syndicalistes, travailleurs de base, occupant différentes fonctions dans quelques grandes entreprises représentant la diversité minière des états de Minas Gerais, Rio de Janeiro et Espírito Santo : zinc, plomb, or, fer, marbre et granit, phosphate, bauxite, argile, uranium.

La production minière représente 10% du PIB brésilien. C'est un secteur essentiel de l'économie brésilienne depuis le cycle de l'or à l'époque coloniale, il emploie plus d'un million de travailleurs, dont la plus grande partie dans l'informalité. Cette informalité se traduit par une immense sous-estimation statistique des risques, accidents, maladies et morts. Elle ne facilite pas non plus la rencontre avec des mineurs des entreprises sous-traitantes, ou avec des travailleurs du « marché informel ». C'est aussi un secteur majoritairement masculin. La diversité des participants a néanmoins rendu le débat autour des normes du travail révélateur des expériences et des valeurs qui circulent dans le milieu minier, notamment sur le problème du « droit de retrait » en cas d'insécurité dans le « faire » minier.

Ce projet a réuni quatre laboratoires de recherche dans les domaines de l'éducation, de l'ergonomie, de la médecine et de la psychologie¹, rassemblant des chercheurs, étudiants en licence, master et doctorants² dans un travail pluridisciplinaire. Notre objectif était de reconnaître les savoirs « en fermentation » enfouis dans l'expérience du travail des mineurs et d'apporter des éléments pour repenser l'activité de recherche ; il était donc double : mettre en œuvre un nouveau régime de production de savoirs et rechercher des pistes pour transformer les situations dans le secteur minier.

La dynamique instaurée consistait à établir un dialogue entre les participants par différents moyens : séances de lecture et d'écriture collective de textes produits par les travailleurs sur leur vie et leur travail ; exposés sur des sujets précis dans les domaines de chacun ; séminaires de confrontation avec des chercheurs invités et/ou des cadres d'entreprises et gouvernementaux ; restitutions autour de textes écrits par les mineurs et/ou par l'équipe ; entretiens collectifs d'explicitation sur des sujets précis ; séances collectives d'auto-confrontation, etc.

¹ L'équipe était constituée de formateurs de l'Ecole Syndicale, de membres de la direction de la Confederação Nacional dos Trabalhadores do Setor Mineral-CNTSM/CUT, de quatre professeurs (Daisy Cunha, Francisco Lima, Ada Ávila, Vanessa Barros) et de leurs équipes formées par les élèves de licences, masters et doctorants provenant de trois laboratoires de l'Université Fédérale du Minas Gerais (Núcleo de Estudos sobre Trabalho e Educação-NETE/FaE ; Laboratório de Ergonomia-Dept de Engenharia ; Núcleo de Ensino Pesquisa e Extensão em Psicologia Política-FAFICH).

² Quelques élèves ont profité de l'expérience vécue dans le projet pour développer leurs travaux de recherches en licence (Cinthia Versianni Scott Varela), Master (Cirene de Souza Vespasiano, Auriseane Gomes Soares, Valéria Bolognini, Vanessa Aparecida Alves), et doctorats (Charles Moreira Cunha, Geraldo Márcio dos Santos).

À la fin de chaque rencontre, un bilan collectif aidait à planifier l'ensemble des activités du prochain rendez-vous : contenus, thèmes, types d'activité, invités... Cette culture de bilan processuel a été fondamentale dans la conception et la conduite collective du projet. Les travailleurs y participaient de bout en bout, des décisions les plus stratégiques jusqu'aux détails des activités de chaque rencontre, en maintenant ouverte une dynamique en spirale où personne ne pouvait anticiper les questions, la manière de les traiter et les interlocuteurs, tout étant remis en discussion à la fin de chaque rencontre.

Dans ces débats, à certains moments plus qu'à d'autres, les controverses ont révélé les cultures et incultures mutuelles entre chercheurs et travailleurs, mais aussi à l'intérieur de ces deux groupes. Du côté des chercheurs par exemple, la valeur des histoires racontées par les mineurs ou le concept d'identité ont été des zones de tension entre anthropologues et psychologues ; la conduite générale du projet a aussi été beaucoup débattue. Certains, ayant mené une recherche sur le poste de travail « flotation » dans le secteur minier, ne pensaient avoir rien d'autre à apprendre sur ce sujet. Parmi les travailleurs, il y a eu plusieurs débats sur l'appréciation des changements en cours dans les situations de travail de chacun, notamment sur le rapport envisageable avec les normes de sécurité réglementées, produit d'une coopération tripartite entre travailleurs, entrepreneurs et gouvernement.

Cette expérience a révélé l'inconfort intellectuel que suppose la « double validation », par l'activité et par les protocoles disciplinaires, des réflexions menées au sein du dispositif. Et elle a renforcé chez nous la nécessité d'une ouverture, d'une disposition préalable à être interrogé et à s'interroger sur ses propres normes, et la nécessité de mettre en place l'attitude politique, éthique et épistémologique

adéquate pour établir un projet de coopération et repenser la façon d'agir dans les milieux académiques, politiques et syndicaux concernés.

Cette organisation en spirale ouverte a demandé une systématisation collective des acquis de l'ensemble des activités développées³ pendant et après chaque rencontre. Le mûrissement des techniques d'enregistrement et de systématisation d'expériences, dans la tradition des organisations sociales (populaires, politiques et syndicales), nous a été très utile pour mener à bien ce projet. De cette collaboration ont émergé de nouvelles méthodologies et de nouvelles approches de problèmes anciens et nouveaux dans l'agenda de travail.

Cette dynamique pédagogique établit un lien entre l'expérience professionnelle et les activités de formation, orientant les contenus et les activités vers la mise en valeur du point de vue du travail et des « matières à penser » qui en découlent. De cette manière, la reconnaissance sociale du savoir des travailleurs n'est pas purement formelle, elle est partie intégrante et structurante du travail en commun mené par les chercheurs et les travailleurs.

³ Une première formalisation de ce qui a été produit au cours de cette expérience a été présentée dans un kit distribué auprès des noyaux de recherches et des mouvements sociaux : Livre *Trabalho : Minas de Saberes e Valores* ; DVD *Lições de Pedra para quem Soletrá-la* ; CD Room *Entrevista com Yves Schwartz* ; Recueil de textes écrits par le mineurs *Conexões de Saberes sobre Trabalho*. Les citations des mineurs dans ce texte proviennent de cette production bibliographique.

Ce projet a renforcé la question « comment connaître le travail ? » et a débouché sur la constitution du *Programa de Pesquisa, Ensino e Extensão Conexão de Saberes sobre Trabalho*⁴ à l'Université Fédérale de Minas Gerais, dans lequel les savoirs produits dans et par le travail sont invités à se confronter avec les savoirs produits dans les divers champs scientifiques. Ceux-ci sont invités à dialoguer avec ceux-là, les validant, les questionnant et s'interrogeant à partir d'eux, indiquant des points d'étude, de recherche et d'intervention.

Ainsi conçu, ce programme vise au moins trois objectifs. Il s'agit de développer des procédures et des méthodologies d'analyse des situations de travail et des savoirs des travailleurs. Il s'agit également de former des compétences et des habiletés pour la recherche sur le travail dans les secteurs économiques et les domaines scientifiques auxquels appartiennent les participants. Et enfin, au-delà de ces deux objectifs, il s'agit de repenser les politiques de formation de jeunes et d'adultes à travers le développement de méthodologies d'enseignement qui bénéficient de ces savoirs et de ces expériences développées dans le monde du travail ; méthodologies qui contribuent également à la formalisation de leurs savoirs par les travailleurs.

*

⁴ Projeto de Pesquisa, Ensino e Extensão financiado pelo CNPq, FAPEMIG, PROEX/UFMG e Ministério do Trabalho e Emprego. Coordenação geral : Daisy Moreira Cunha. www.fae.ufmg.br/trabalhoesaberes

Les histoires racontées par les mineurs montrent les renormalisations qui s'opèrent à travers les usages qu'ils font d'eux-mêmes dans leurs situations de travail. Diomèdes, chauffeur de camion hors-route, mineur de fond dans la Mine de Morro Agudo, raconte comment il s'y prend pour gérer les difficultés du travail posté : « ...entre 1 heure et 7 heures du matin...c'est compliqué parce qu'on a très sommeil, tu ne sais pas ? [...] On monte, c'est une route qui monte et le camion roule très doucement, dans la route 2 par exemple, c'est à une vitesse de 8 km par heure, on monte, on monte, et tu as sommeil, tu essaies de résister, tu fermes les yeux comme ça, quand d'un coup s'ouvrent deux pistes en face de toi et alors tu sursautes et tu freines. Tu es somnolent et pas encore endormi, tu réussis à voir ce moment... mais c'est compliqué ... et on dépasse ce moment, on s'arrête. On prend l'eau glacée, parce qu'on a une petite bouteille qu'on descend avec nous, une petite bouteille d'eau glacée, qu'on remplit... parce qu'on a très soif si on ne l'amène pas, alors on la prend, on se lave le visage, on se jette un petit peu dans la nuque et on se réveille d'un coup, et je continue mon voyage... » [13]. Quand on lui demande pourquoi il prend tous ces risques, il répond : « c'est ça, être mineur, c'est lutter contre les risques, et être mineur... pour moi c'est surtout, par amour pour ma famille, car les risques que je subis c'est pour eux » [13].

Un autre chauffeur dans cette même mine racontera comment, avec ses collègues, ils cachent une partie de la production quand la demande de minerai est forte afin d'en faire monter le prix. Au travers de multiples exemples de ce type, on voit comment les entités collectives locales renormalisent au quotidien les décisions de gestion des dirigeants employeurs.

On voit aussi comment, derrière les opérations de nomination et renomination, émergent des histoires locales et/ou des cultures professionnelles. Le langage des travailleurs exprime un usage individuel des sources linguistiques, qui est aussi celui des collectifs auxquels ils participent. Plusieurs histoires marquent l'usage de termes comme *pion de trecho*⁵, *chattes*⁶ (entreprises), révélant que les jargons, les transgressions de dénominations officielles représentent des façons collectives de partager, connaître et s'approprier la réalité du travail, de construire des rapports sociaux et d'affirmer des identités dans l'espace de travail. Ce processus en mouvement continu produit, évalue, négocie, modifie les interactions des collectifs de travail démontrant le caractère social du travail et l'importance de la composante linguistique dans les activités productives.

Dans le langage des mineurs *nœud*⁷ et *saut du chat*⁸ peuvent représenter respectivement un acte de rébellion, de sabotage ou un savoir de métier partagé avec les collègues. Selon Felipão, conducteur d'engins dans la mine de Conceição : « ...on sait faire le nœud, mais son résultat ne nous appartient pas... le résultat échappe à mon contrôle ». Et dans les histoires de *nœud* sont apparus les *matacos*, grandes pierres qu'on jette dans le concasseur pour qu'il s'arrête : « pendant ce temps, quelqu'un allait réparer le concasseur et nous on pouvait se reposer un peu... Avec la poudre bleue, c'est pas possible

⁵ Peão de Trecho.

⁶ Gatas

⁷ Nó

⁸ Pulo do gato

de faire ça, non » [1, p. 136]. Les histoires autour de ce minerai Blue Dust (poudre bleue) nous ramènent aux sentiments d'angoisse et de peur que vivent les mineurs dans la Compagnie Vale, qui exploite du minerai de fer dans la ville d'Itabira. A nouveau Felipão : « *dans la Vale do Rio Doce existait un minerai appelé Blue Dust, il arrivait à un taux énorme de fer : entre 64 et 72% de taux de fer [...] alors il entraîné tout ça en nous : angoisse, peur, préoccupation. Parce qu'on retirait le minerai, le mettait dans le camion, le jetait dans le concasseur et le jetait directement dans le wagon pour partir. Alors ça ne nous donnait pas de marge pour faire une pause. Alors ils disaient que ceux qui travaillaient avec ce minerai devenaient fous [...] C'était le "minerai du diable" [...] Il tombait dans le concasseur, tombait dans les convoyeurs, tombait dans le silo de chargement et partait. Rien que de le voir on était déjà fatigués* » [1, p.134].

Felipão nous parle encore de la privatisation de l'entreprise au début des années 1990, vécue dans sa densité conjoncturelle historique. Dans son récit s'entremêlent les dimensions locales et globales des transformations : « *Aujourd'hui la Vale do Rio Doce n'a pas de frontière, tu peux commencer à travailler ici à Itabira et finir ta journée en Brucutu, là en Santa Bárbara, ou tu peux commencer ton travail ici à Itabira et finir là-bas en Mozambique, la Vale n'a plus frontière, les frontières...* » [13]. L'universel des transformations actuelles, avec le tournant néolibéral de privatisation des entreprises publiques, et le singulier des expériences vécues dans l'activité de travail des mineurs apparaît dans ses paroles : « *... après la privatisation, la première chose qu'ils ont commencé à faire, c'est avec cette chose du transport lourd, on avait les placards où on posait nos objets personnels, alors c'est fini les secteurs du transport lourd, c'est fini l'aconchego (l'ambiance chaleureuse) (...). Aujourd'hui tu ne réussis plus à faire un barbecue le week-end, sauf en très petit*

groupe (...). Le principal pour moi, c'est la disparition de la convivialité des groupes. La privatisation a amené cela, elle a dispersé tout le monde. On partageait cette haine, cette insécurité, on partageait avec les gens, avec le chauffeur aussi, on partageait les mauvaises conditions de la route, nos problèmes de dos, alors toutes nos plaintes, tous nos problèmes étaient discutés là-bas (...). On passait six heures, huit heures avec les mêmes gens, aujourd'hui à chaque moment tu es avec une personne différente... et cela crée cette distance qui empêche la convivialité, parce que je dois surveiller mon collègue, pas dans le sens du soin avec lui, mais dans le sens que s'il fait des bêtises il va se foutre en l'air et moi avec, alors il n'y a plus ce rapport de soin, d'amitié (...). La privatisation de l'entreprise a cassé cette convivialité parce qu'on n'a plus cette préoccupation du social, mais celle du profit...» [13].

Comme beaucoup d'autres, cette histoire rompt avec une opposition tranchée entre vie au travail et vie en général. En même temps elle rappelle les élans axiologiques qui font les collectivités dans les milieux de travail, elle révèle les sentiments d'appartenance et d'identité construits dans le passé et qui s'interposent au présent de l'exercice du métier : « (...) *quelle est l'angoisse du mineur ... c'est l'angoisse de travailler seul... parce que le progrès technologique a augmenté la productivité, amené une plus grande sécurité, mais il a aussi amené la solitude* » [13].

Cette histoire reflétant la restructuration productive dans le Brésil des années 90, nous fait entrevoir le tissage du local et du global, les *usages de soi* de Felipão et de ses collègues, ancrés dans la vie économique, politique et culturelle. Nous rencontrons les « nanodimensions » dialectiques dans lesquelles se tisse notre histoire.

*

C'est Fortin qui nous raconte des histoires chargées de ce sentiment de prise de risque et qui interpelle notre réflexion sur les dangers de ce travail : « (...) *tout le monde travaille avec appréhension, avec peur de la mort... cette peur, on l'a à toute heure, et on ne peut pas l'oublier parce que si on la perd, on peut avoir un accident, parce que quand on est trop confiant, je pense que c'est là que les accidents arrivent dans les carrières...* » [13]. Si d'un côté ces histoires montrent aux chercheurs, comme aux mineurs, la diversité des situations et des conditions de travail dans les mines aujourd'hui, d'un autre côté, elles nous invitent à nous préoccuper des facteurs de risques matériels mais aussi des risques psychosociaux de ce travail. Elles invitent à s'interroger sur l'état du droit dans ce « monde » du travail particulier.

Ces histoires racontées par les mineurs du marbre et du granit nous ont confronté à une question aiguë pour les métiers de la recherche et de l'agir politique et syndical : quelle est la pertinence du dispositif tripolaire pour transformer les situations de travail mises en relief ? Que peut-on faire ? Cette question est d'autant plus importante que depuis 40 ans, avec la mise en évidence de l'écart entre travail prescrit et travail réel par l'ergonomie [4, 12], nous connaissons la faible efficacité des interventions structurales, aussi bien que le caractère éphémère des interventions ergonomiques.

Cet écart prescrit – réel nous rappelle les distances, parfois abyssales, qu'il peut y avoir entre « savoir autrement » et passer à l'acte pour transformer la réalité. Il n'est pas question de faire l'éloge de

l'ignorance et de l'obscurantisme, mais si changer le regard sur le travail est fructueux il ne faut pas imaginer que le pouvoir transformateur du concept va tout faire. Il ne suffit pas de comprendre le travail pour le transformer. Quand les débats portent sur les morts, les mutilations et la maladie que relatent la plupart « des histoires » des mineurs du marbre et du granit, il faut dépasser les « recommandations » et, sur un plan plus large, réarticuler des actions collectives avec les réserves d'alternatives des protagonistes [11 p. 21]. Il reste donc le défi de faire circuler les valeurs présentes dans l'expérience du travail vers des mouvements plus larges d'émancipation sociale, en potentialisant un vivre autrement déjà là. Le dispositif tripolaire ouvre des possibilités sur ce « vivre autrement », mais elles sont encore à développer.

*

Au bout de ces trois ans de travail en commun, les acquis ne sont pas négligeables. Les dimensions éducatives du dispositif s'entendent dans la parole des mineurs : « *Chacun amène un peu de soi d'où il vient* » [3]. Cette manière de comprendre et d'agir dans la formation par le dialogue nous rappelle les idées pédagogiques de Paulo Freire : « *vous apprenez avec nous et nous apprenons avec vous* » [3], « *Je pensais que j'allais m'asseoir, comme dans un cours, absorbant. Ici l'interaction est trop chouette. L'un apprend de l'autre. Les travailleurs pensent qu'ils sont ignorants et ne savent pas parler correctement. Le Connexions a cassé ceci* » [3].

Le dialogue apporte aux mineurs des connaissances sur la diversité des situations dans l'activité minière au Brésil : « *La possibilité d'élargissement de l'horizon, quand on va à la rencontre de l'autre*

*pour le connaître et connaître son travail, a favorisé la connexion » [3]. Les dialogues offrent à tous l'occasion d'apprendre davantage sur les spécificités du travail dans les mines ; ils construisent une compréhension plus dialectique du procès productif et une reconnaissance du travail en tant qu'expérience humaine située dans un temps historico-social. Pour les mineurs, ces *Connexions* ont été l'occasion de réfléchir aux réserves d'alternatives dont ils disposent pour transformer leurs situations de vie et travail. Même s'ils avaient déjà une grande compréhension de leur rôle social (« ...tout ce minerai (...) est sorti d'ici, d'un trou, même qu'il soit à ciel ouvert, mais il est sorti de nos mains, de la main du travailleur mineur, cela n'est pas valorisé par la société, elle ne voit pas cela parce que nous sommes cachés » [3]), ils se sont renforcés dans leurs identités professionnelles et personnelles : « Je ne suis pas un pion et je ne me sens pas ainsi, un truc qui peut être jeté et dominé, je suis un travailleur qui contribue à la société » [3].*

D'un autre côté, ce dispositif reconfigure le champ des questions dans tous les domaines d'étude sur le travail humain ; c'est un terrain fertile d'interpellations des savoirs institués. Il nous ouvre des voies pour des questions plus larges sur le plan socio-économique et culturel interpellant les gestionnaires et les institutions politiques dans leurs façons de planifier et de gouverner le travail. Source de matières à penser, il enracine la production de savoirs dans les demandes urgentes/émergentes de l'activité de travail. La centralité de la forme dialoguée des échanges et les demandes d'éclairage en temps réel face à la dureté de ces expériences de mineur entraînent aujourd'hui un déplacement dans les rapports entre savoirs et pouvoirs au niveau de la production de connaissances.

Ainsi, dans ce dialogue entre un chercheur et un conducteur d'engins :

- *Comment tu sais qu'un conducteur d'engins est bon ?*
- *C'est dans le saut du chat. Parce que si je suis un bon opérateur, j'ai pas besoin d'une machine auxiliaire pour me maintenir dans le niveau [...]*
- *Et comment on fait bien ce saut du chat ? Avec l'œil ?*
- *C'est l'œil, c'est la main, parce que le joystick est très sensible [...]*
- *C'est l'œil ou la main ?*
- *Tu regardes et ta main manoeuvre [...] si le matériau est plus gros et que tu appuies trop légèrement, ça va monter, si le matériau est plus fin et que tu appuies trop fort, ça va descendre [...]*
- *Comment on sait si le matériau est plus fin ou plus gros quand on est dans la machine ?*
- *Dans la machine, on sent. On sent dans le tremblement.*
- *Et comment on sent ? Avec la main ? Avec le corps ? Avec l'œil ?*
- *C'est dans le tout. [1]*

Par la convivialité et le dialogisme, nous – chercheurs et mineurs – retravaillons nos apprentissages et nos savoirs de ce qu'est l'homme au travail dans les mines brésiliennes. C'est là que Paulo Freire nous dirait « *l'éducateur c'est celui qui d'un coup apprend* » et que Yves Schwartz parlerait de « *l'inconfort intellectuel* », et demanderait « *comment évaluons-nous les catégories et concepts par lesquels nous décrivons le travail, à distance relative de ce qui se trame en lui, dans sa durée opérative ?* ». C'est là que se jouent les dramatiques qui font l'histoire et qui remettent en cause nos régimes de production

des savoirs. Une analyse rigoureuse du travail ne peut pas se passer d'une ouverture aux dimensions axiologiques qui sont en jeu dans les situations laborieuses.

C'est aussi en cela que notre capacité à conceptualiser fait usage de valeurs et opère des choix plus ou moins conscients, en gardant présentes à l'esprit les réserves d'alternatives rencontrées dans les situations de travail analysées. Cela implique de rencontrer les protagonistes du travail entre leurs « usages de soi par soi » et leurs « usages de soi par les autres », au croisement des dialectiques historiques qui transforment en permanence les configurations du vivre en commun.

Références bibliographiques

- [1] CUNHA D., (org.), 2007, *Trabalho : minas de saberes e valores*, dans le Kit Conexões de Saberes sobre trabalho, NETE/UFMG, Belo Horizonte
- [2] CUNHA D., 2005, *La formation humaine entre le concept et l'expérience du travail : éléments pour une pédagogie de l'activité*, Thèse de doctorat, Université de Provence, France
- [3] CUNHA D., SOARES A., et ali., 2007, *Relatório Circunstanciado do Projeto Conexões de Saberes sobre Trabalho*, NETE/UFMG, Belo Horizonte
- [4] DURAFFOURG J., GUÉRIN F., LAVILLE A., DANIELLOU F., KERGUELEN A., 1997, *Comprendre le travail pour le transformer. La pratique de l'ergonomie*, Lyon, Editions de l'ANACT
- [5] FREIRE P., 1997, *Pedagogia da autonomia*, São Paulo, Paz e Terra
- [6] FREIRE, P., 2005, *Pedagogia do Oprimido*, 46^a édition, São Paulo, Paz e Terra
- [7] ODDONE I., REY A., BRIANTE G., 1981, *Redécouvrir l'expérience ouvrière. Vers une autre psychologie du travail*, Paris, Editions Sociales
- [8] SCHWARTZ Y., 1996, « Ergonomie, philosophie et exterritorialité », dans Daniellou F., (dir.), *L'ergonomie en quête de ses principes. Débats épistémologiques*, Toulouse, Editions Octarès
- [9] SCHWARTZ Y., 2000, *Le Paradigme Ergologique ou un Métier de Philosophe*, Toulouse, Editions Octarès
- [10] SCHWARTZ Y., 2003, « Trabalho e saber », dans *Revista Trabalho e Educação*, Núcleo de Estudos sobre Trabalho e Educação, número temático « Processos de Produção e Legitimação de Saberes », jan/jul, vol. 12, n° 1

- [11] SCHWARTZ Y., 2007, « Du « détour théorique » à « l'activité » comme puissance de convocation des savoirs », dans *Revue Éducation Permanente, Dossier Intervention et savoirs – la pensée au travail*, mars, n° 170, Paris
- [12] WISNER A., 1987, *Por dentro do trabalho. Ergonomia : método e técnica*, Tradução Flora Maria Gomide Vezzà. FTD/Oboré, Sao Paulo
- [13] Vidéo-documentário [2007], *Lições de Pedra para quem soletrá-la*, dans le Kit Conexões de Saberes sobre trabalho, NETE/UFMG, Belo Horizonte